

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement ;
les lettres non affranchies seront
refusées.



Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
rédaction.

BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boîte dans l'allée).

Nous avons l'honneur de remercier le public Lyonnais du magnifique succès que notre petit journal vient d'obtenir. Malgré le chiffre élevé de son tirage, le numéro 1, a été enlevé dans quatre heures. C'est vraiment inouï. Immédiatement, nous avons commandé un tirage supplémentaire qui est épuisé depuis hier. Afin de satisfaire aux nouvelles demandes, nous faisons tirer encore quelques mille de ce premier numéro et, dès ce soir, tous nos dépositaires en seront pourvus.

Nous devons aussi prévenir nos lecteurs qu'ils trouveront toujours au bureau du journal les numéros qui leur manqueraient. Et cela au prix habituel.

Si nous donnons cet avis, c'est qu'on nous a informé que certains spéculateurs ont, dans la soirée du samedi, REVENDU LA CRAVACHE jusqu'à cinquante centimes, sous prétexte qu'on n'en trouvait plus nulle part. Nous désavouons hautement ce chantage.

LA RÉDACTION.

LA SEMAINE

Quel chien de métier que celui de chroniqueur ! Il faut bon gré mal gré confectionner une tartine hebdomadaire. Je ne sais si celle que je vous offre aujourd'hui ne sera pas indigeste. Mais, de bonne foi, que peut-on exiger d'un manœuvre littéraire qui souffre des dents, de la canicule et des horripilants trombones de la vogue des Brotteaux ? Quel charivari infernal ! Depuis le mirliton jusqu'à l'orgue de barbarie, tout conspire contre ma tranquillité.

Les oreilles sont meurtries, le nez se remplit de l'odeur des bugnes rances, la poussière se délaie en mortier dans les yeux, les badauds me bousculent, les mastroquets m'empoisonnent, les chiens exercent sur mes mollets la force de leur mâchoire, et les bonnes d'enfants laissent beugler leurs moutards pour admirer de massifs cuirassiers !...

Quel supplice, mes frères !

En somme, c'est une vogue splendide : théâtres de cabotins, chars vertigineux, brillamment installés

par Berger-Lacombe, gymnasiarques, dentistes, lutteurs, sous la direction Paradis et Mamou, magnifique exhibition d'un jeune nègre de seize ans taillé dans un bloc de muscles, somnambules extra-lucides, rien n'y manque : pas même les benêts qui s'étouffent pour voir les grimaces d'un singe à longue queue.

Malgré mon horreur invincible pour toutes ces exhibitions, où la musique à tour de bras est la plus belle pièce du programme, je dois rendre hommage à la belle troupe de la famille *Zanfretta*. Les exercices qu'elle exécute sont vraiment dignes des bravos du public. On ne peut se lasser d'admirer la bonne tenue et le riche costume de ces jeunes enfants, tous frères et sœurs, le gracieux sourire de leur féconde mère et les jarrets d'acier du papa. Aussi, cette arène de gymnastique a-t-elle obtenu les faveurs de la foule. C'est justice.

Hélas ! tous les danseurs de corde ne sont pas sur les tréteaux. On en trouve partout, depuis la ficelle du pantin jusqu'à la cravatte des rois !... Et pendant que se joue cet acte permanent de la grande comédie humaine, le sang va couler pour le triomphe du Coran et la gloire des potentats. La mitraille va tailler de la pâture aux corbeaux !... Tout un peuple sera peut-être broyé sous la terrible avalanche !... Qu'importe, les agioteurs pourront tripoter à l'aise et calculer sur une boucherie les chances d'un dividende.

Quittons ce triste sujet, quoique celui que je vais aborder ne soit pas gai du tout : je vais parler des propriétaires. Ah ! la vilaine engeance !

Pas d'argent, pas de Suisse, dit-on ; mais à l'échéance du terme, s'il n'y a pas d'argent, il y a un huissier qui vous honore... non, qui vous des...ole de sa visite.

Ah ! les huissiers !... Entre nous, voilà une confrérie à laquelle je tordrais volontiers le cou. Tout le monde me pardonnerait cet *exploit*, excepté les Dauphinois, bien entendu.

— Nous autres, répondit l'ainé des Bérard, nous n'y allons pas. C'est pas prudent du tout. Nous nous retrouverons dans la matinée chez le *Baron*, à huit heures.

— C'est entendu, ajoutèrent les deux premiers.

Ce disant, Ventre-d'Osier accompagna Guillou dans son repaire. Celui-ci, mouillé jusqu'à mi-corps, changea de vêtements, puis tous deux s'acheminèrent du côté de la Saône.

II

Le Grand Riflard.

Sur le quai Saint-Antoine existait, à cette époque, une buvette en plein air, surmontée d'un immense parapluie, que la crème des voyous avait baptisée : *au Grand Riflard*.

Dès trois heures du matin le café était chaud, et les litres de *tord-boyaux* rangés en bataille. Là, les maraîchers de Tassin et de Vénissieux venaient savourer le moka à deux sous la tasse. Là aussi, près d'un fourneau ardent, prenaient place un ramassis d'individus à mine patibulaire : *pègres* et *décavés*, hétéaires fourvoyées, trainards sortant des maisons mal famées. Lie immonde, à la voix éraillée, au regard oblique, rabattant avec soin la coiffure sur les yeux, si d'aventure un sergent de ville, en ronde nocturne, tuait le *ver*, en attendant le petit jour.

Lorsque Ventre-d'Osier et Guillou arrivèrent, les clients étaient nombreux. Plusieurs de leurs amis, déjà lestés de quelques rondes de *blanche* échangeaient avec eux un coup d'œil d'intelligence, sans toutefois leur adresser la parole.

On fit place, sur le banc de bois, pour les nouveaux venus.

— Eh ! la p'te mère, dit Guillou, donnez-nous deux *chaudes au kirsch du Bugey* (1).

(1) Café avec eau-de-vie de marc.

Si je parle de tout cela, c'est que le terme de la Saint-Jean est le plus redouté dans la fourmilière des travailleurs. Curieux contraste ! pendant que de confortables véhicules transportent à la campagne les meubles capitonnés de l'opulence, une petite carriole à bras secoue de ses cahots le bois de lit vermoulu d'un pauvre diable. Tout son trésor est entassé sur cette brouette disloquée. Que dis-je ? non, son trésor à lui, c'est sa vaillante compagne qui aide à pousser la carriole, ce sont ces enfants que la mère remorque à son tablier !...

Allons, courage, mon ami !... ton bonheur est plus complet que celui d'un sultan. Tu n'as pas de sérail, tant mieux pour toi : on ne te suicidera pas pour équilibrer la question d'Orient.

A dimanche prochain, ami lecteur ; je fuis au Mont-Cindre pour guérir ma migraine et écrire quelque chose de plus sensé. JEANQUEBOQUE.

LES BUREAUX DE PLACEMENT

J'ai publié, il y a cinq ans, dans le journal *le Gnafron*, une virulente protestation contre les agissements de certains filous qui dépoillaient audacieusement les naïfs.

Les quelques lignes que j'ai consacrées à cet intéressant sujet, sont, paraît-il, depuis longtemps oubliées, car les bureaux clandestins florissent mieux que jamais, sans être dérangés le moins du monde dans leurs opérations déloyales.

J'ouvre donc une nouvelle croisade contre de pareils abus, car il importe de rafraîchir la mémoire de dame Thémis qui, cette fois, nous l'espérons, placera les coupables dans sa légendaire balance.

Avant de nous occuper des bureaux non autorisés, parlons un peu de ceux qui le sont (1).

(1) L'impartialité me fait un devoir de déclarer qu'il y a dans notre ville un bureau de placement qui fonctionne avec plus de délicatesse.

La cambusière leur fit passer deux bols d'eau de marc de café rebouilli en compagnie d'un paquet de chicorée, puis elle arrosa le liquide brûlant d'un demi-septier de trois-six dédoublé.

— Voilà qui est rupin, dit Ventre-d'Osier, en ingurgitant son affreuse tisane, je vote pour une répétition.

— Et moi idem, aux cressons, ajouta Guillou.

— Il paraît que les actions sont à la hausse ? demanda derrière eux une voix de femme.

On se retourna.

— Tiens, voilà *la Boulotte* ! exclama Ventre-d'Osier ; d'où diable sors-tu ?

— Paie d'abord un verre et après tu le sauras.

— Faut-y une bavarroise, fillette, demanda la mère du *Grand Riflard*.

— Non, pas trop, répondit la prostituée ; c'est bon pour les poitrinaires ; donnez-moi du *cric*.

Celle qu'on venait de nommer la Boulotte, avala d'un trait le verre d'eau-de-vie que lui tendit la cambusière, puis, d'une voix entrecoupée de hoquets avinés, elle dit à Guillou : C'est le père *Polyte* qu'est content !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a retrouvé son *usine*.

— Quand ?

— Mais tout à l'heure. Je l'ai rencontré dans la rue Dunois ; il m'a dit, comme ça, qu'il venait du bord du Rhône et que son *barquot* y était.

— Ah bah !

— Mais oui, ma vieille ; de plus, il a hérité d'une bache toute neuve, même qu'il la portait sur l'épaule.

— Quel veinard !

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

I

Les Ecumeurs du Rhône.

(SUITE.)

— Et maintenant, en route, dit Tony Bérard en se chargeant le corps de la jeune fille ; vous autres, ouvrez l'œil.

Les quatre malfaiteurs descendirent dans la rue, Ventre-d'Osier en avant-garde, puis, d'un pas rapide, toute la bande se dirigea vers le Rhône.

Arrivés sur le bas-port situé entre le pont de l'Hôtel-Dieu et celui de la Guillotière, Guillou prit le sac, le délia, puis entrant dans le fleuve jusqu'à la ceinture, il poussa au large le corps de la Bressane.

Les deux frères Bérard et Ventre-d'Osier s'étaient échelonnés en aval. Le brouillard commençant à se dissiper, ils purent ainsi, couchés à plat ventre sur le parapet, voir une masse noire prendre le fil de l'eau et bientôt disparaître dans le courant.

— Ouf ! fit Ventre-d'Osier en se relevant, la voilà embarquée pour Marseille, train direct. Eh ! les zigues, ce polisson de brouillard n'est pas chaud ; si on allait prendre une fine tasse au *Grand Riflard*.

— Ça me va, dit Guillou.

Et d'abord que veut dire ce mot : autorisé, qui se pavane en gigantesques majuscules sur les lunes du papier orange dont on salit tous les murs ?

Cela signifie tout bonnement que le *directeur*... du susdit bureau, a versé 2,000 francs à la caisse municipale. Grâce à ce cautionnement assez minime, il peut en toute liberté envoyer promener les importuns qu'il a préalablement soulagés du montant d'une *inscription* dérisoire.

Oui, dérisoire est le mot, car si le bureau dispose de deux places de *tourneurs de roue*, il inscrira sans sourciller cinquante bacheliers, cent comptables, deux cents commis, trois cents manchots et un nombre indéfini de paralytiques.

Il faut être ma foi roué des quatre pattes et héritier du sac de Robert Macaire pour savoir dorer la pilule à tous ces pauvres diables qui viennent chaque jour s'enquérir de l'emploi qu'on leur a promis à bref délai.

Mais, braves gens, sachez donc une fois pour toutes, qu'on ne s'occupe absolument plus de vous, dès que vous avez lâché vos vingt sous d'enregistrement. C'était ce seul objectif qui faisait éclore sur la bouche du mielleux *grippe-sous* ce sourire affable plein de mystérieuses promesses.

Voyons, soyez logiques une bonne fois : quel emploi voulez-vous qu'on vous donne dans ces boîtes à surprises désagréables ? Pensez-vous qu'un négociant sérieux vienne s'y approvisionner d'employés ? Allons donc ! il se respecte trop pour cela. D'ailleurs n'a-t-il pas des amis pour lui indiquer des sujets recommandables et conséquemment recommandés avec instance ?

Ces bureaux placent bien, par-ci par-là, des filles de cabaret ou quelques cuisinières nomades, mais la portion masculine n'a d'autre emploi en perspective que celui d'hommes de peine chez un fumiste, placier de librairie ou garçon de soullarde.

En vérité, je vous le dis : gardez votre argent pour déjeuner le lendemain, et ne vous serrez pas le ventre pour engraisser si bêtement ces charlatans.

J'aborde maintenant les bureaux non autorisés.

Ceux-là n'y vont pas de main morte. C'est tout simplement un odieux brigandage exercé avec autant d'impudence que d'impunité.

Ces escrocs racolent leurs victimes partout. Les gares de chemins de fer, les pontons de bateaux à vapeur, les bureaux de messageries, la rue même, sont mis en coupe réglée.

Une meute nombreuse, piste et rabat le gibier, et des compères conduisent leurs dupes dans l'une de ces officines de fripons. Là, tous les moyens, même l'intimidation, sont mis en œuvre pour arracher au *paysan* le plus d'argent possible. On lui demande dix, quinze, vingt francs ! S'il se récrie, la réponse est péremptoire : « Venez, disent les larrons, on va vous conduire en place, séance tenante. » Ebloui, le badaud s'exécute, on part, et, après l'avoir conduit à l'extrémité de la ville, le conducteur prie le naïf de l'attendre une minute pour préparer l'introduction, et il va *préparer*

ses acolytes à partager l'argent de ce vol.

D'autres fois, les choses se passent avec un semblant de régularité, voici comment : Ces détresseurs éhontés s'entendent avec des *patrons* aussi voleurs qu'eux, qui prennent à leur service celui auquel on veut extorquer deux ou trois pièces de cent sous, puis le renvoient au bout d'une quinzaine, sous prétexte qu'il ne peut faire l'affaire.

Or, il y a dans le règlement que ces *directeurs* se fabriquent et dont ils donnent d'abord lecture aux pigeons à plumer, la clause que voici :

« Au bout de huit jours d'essai, le montant du placement reste acquis au bureau. »

Comprenez-vous la ficelle ? Les huit jours sont écoulés, donc plus de réclamation possible. L'intègre, le délicat, le consciencieux *directeur* empoche l'argent et partage fraternellement le gâteau avec son complice patenté.

Tas de scélérats !

Allons ! dépositaires de la loi, gardiens de la sécurité publique, il n'y a pas à hésiter. Il faut balayer cette vermine et l'extirper radicalement. Vous avez un logis pour les voleurs, et les bandits que je viens de dépeindre sont en pleine liberté !... Qu'ils soient incarcérés au plus vite.

C'est d'ailleurs une hospitalité qu'ils connaissent de longue date.

Un échaudé.

COURS D'HISTOIRE NATURELLE

A L'USAGE DES BISTAUDS

Le Serin.

Cet animal extraordinaire, quoique très-commun, est à la fois un mollusque insipide et un quadrumane grimacier. Ce produit monstrueux de l'accomplissement d'une huitre et d'un singe est répandu sur la surface du globe avec une étonnante profusion. Son signalement physique et moral peut s'établir d'un trait de plume :

Le serin marche comme un paon, dont il a les jambes grêles et les couleurs chatoyantes. Ganté de frais, le col-cassé immaculé, le jarret tendu, il étale dans la rue son outre-cuidance et sa nullité. Il sent le musc, porte les cheveux artistement peignés et partagés au milieu de la tête par une raie perpendiculaire, fait le moulinet avec sa canne et braque sur les passants des verres de my-pe.

Ils appellent cela *faire du genre* ou bien *avoir du chic* !

Pauvres saltimbanques !

Chez les *serins*, la politesse et le savoir-vivre brillent par leur absence. Ils sont arrogants comme des Gascons et plats comme des punaises. Triste engeance, qui se figure que l'air respirable a été créé exclusivement pour leur poitrine de carton. Drapés dans un élégant vêtement, qu'ils doivent

en haussant les épaules. Et puis d'ailleurs, ajouta-t-il, le jeu n'en vaut pas la chandelle, n'en parlons plus. Veux-tu t'*aromatiser* d'un second verre ?

— Oui, mais de l'absinthe.

— Est-ce que quelqu'un te paie à déjeuner ?

— Tu l'as dit. Je m'en sers une tranche, ce matin.

— Quel est donc le paroissien qui régale ?

— Le père Polyte.

— C'est pas vrai ! exclama Ventre-d'Osier, en poussant du coude son complice.

— Mais si, ma vieille, le bonhomme a dix francs à *dévoier*, et nous allons les *tordre* au grand camp.

— Chez la mère Champin ?

— Non, à côté. Je ne me souviens plus de l'enseigne. Adieu, les gones, je me *cavale* (1).

— A revoir, Boulotte, dirent en chœur les voyous.

Guillou paya le dernier verre absorbé par la créature, et partit sur-le-champ chez le *Baron*, où il devait retrouver les frères Bérard, ainsi qu'il avait été convenu. Après les révélations de la Boulotte, il avait hâte d'instruire ses complices de ce qui se passait. Il se mit donc en route d'un pas rapide, suivi à distance par Ventre-d'Osier.

III

Chez le Baron.

Les voyous désignent sous ce nom aristocratique un ignoble *mastroquet* de la Guillotière, dont la clientèle se recrute en entier dans cette fange qui a nom : repris de justice et filles perdues.

Le chef de ce repaire, vétéran du crime, avait, on ne sait

) Je m'en vais.

souvent à leur tailleur, un œillet rouge à la boutonnière, pour imiter la légion d'honneur, ils jettent un regard d'adieu sur le modeste paletot du travailleur économe.

Qu'ils sont spirituels ma foi dans leurs épithètes de ridicule.

Ecoutons un brin leur conversation :

— Paôle d'honneur, mon chœur, c'est épatant, c'est sur-naturel !

— Quoi donc ?

— Ha ! ha ! ah ! les côtes m'en font mal.

— Mais pàarle donc, tu nous la fait à l'oseille !

— Ah ! mon Dieu, donnez-moi du vinaigre.

— Tu te trousses donc mal ?

— Hélas ! Babyas.

— Accouche donc ; ça devient équilatéral !...

— Regardez donc, là, devant nous.

— Quoi donc ? une baleine ? une biche ? un chameau ?

— Non, ce gibus fossile.

— C'est un tromblon à soupape !

— Un meuble de famille !

— Un décalitre cervical !

— Vous n'y êtes pas, mes agneaux ; c'est la colonne de... la Sorbonne !...

(En chœur) Ha ! ha ! bravo, bravissimo, délicieux, chœur-mant, bien *calembourgé* !...

Quel langage éthéré ! Quel échantillon de l'espèce humaine !

Que voulez-vous ! les *serins* sont ignorants comme des carpes et veulent se payer des fleurs de rhétorique. Dame ! c'est si pénible d'avoir conscience de son crétinisme. Ne faut-il pas prendre une large place au soleil, en imposer aux imbéciles et se repaître de leur stupide admiration ? Il est bien facile de s'élever un piédestal dans un certain milieu social. Il suffit de quelques épluchures de l'esprit d'autrui, des fragments de Jean-Jacques, des échos du journal de Marcelin et beaucoup d'aplomb. Avec cela, les *serins* ne doutent de rien, et sont persuadés qu'auprès d'eux tous les argus de l'univers ne sont que des taupes !...

Et les voilà lancés dans les tempêtes et les traquenards de la vie sans en connaître l'a, b, c. Trop orgueilleux pour accepter des conseils, ils dansent sur la corde en pitres inhabiles et vont s'appliquer le nez contre les parois de l'Antiquaille ou les verrous d'une prison.

Pourquoi cette chute ?

Parce que, plumés par les *grecs* ou par les *grues*, les *serins* vont souvent chercher de nouvelles ailes dans la *caisse* de leur patron. Heureux quand cette gymnastique *calédonienne* n'est pas précédée ou suivie d'autres exercices *dépuratifs*.

JARBOL DE MESSIMY.

comment, obtenu l'autorisation d'ouvrir un débit de boissons. D'aucuns affirmaient qu'il avait des rapports très-suivis avec la police de sûreté.

La servait-il toujours bien ? Ses délations étaient-elles toujours bien sincères ? Il est permis d'en douter, car dans les coups de filet opérés par les agents, beaucoup de *coquins* passaient à travers les mailles.

Il paraît que les complaisances du Baron se portaient spécialement sur les habitués dont l'escarcelle était suffisamment garnie. Quant aux *réglisses*, — comme il les appelait, — lorsqu'ils prenaient par trop souvent à crédit, leur compte était bien vite réglé. A la première razzia les *sans-le-sou* prenaient le chemin de la permanence.

Lorsque Guillou et Ventre-d'Osier firent leur entrée chez le Baron, les frères Bérard y étaient déjà, en face d'une chopine de rhum.

Les deux arrivants prirent place dans un coin du bouge, puis clignant de l'œil, ils furent bientôt rejoints par leurs complices de la nuit.

Le Baron était dans la salle.

Les deux Bérard s'étaient approchés en se dandinant d'un air insouciant ; Guillou fit semblant de ramasser une épingle. Tony Bérard se baissa également ; alors Guillou lui dit vivement : tout de suite au *grand camp*.

Tony Bérard fit un signe imperceptible à son frère qui sortit aussitôt dans la rue où il fit quelques pas, attendant Tony pour lui donner des explications. Celui-ci parut bientôt marchant d'un pas pressé en invitant du geste son frère à le suivre.

Rentrons chez le Baron.

(Reproduction interdite).

(La suite à Dimanche).

— Ce n'est pas tout ; il paraît qu'il a trouvé aussi d'autres choses dans sa barque.

— Quoi donc ? interrogea Ventre-d'Osier anxieux.

— Une petite croix de col en or qui se trouvait dans le coin d'un joli mouchoir de poche.

— C'est rigolo tout de même, dit Guillou, la gorge sèche, en essayant de rire avec indifférence, puis il ajouta :

— L'as-tu vue ? dis donc Boulotte.

— Quoi ?

— La croix, pardi. Il t'aura bien sûr conté une *frime*, ce vieux *maboule*.

— Bernicle ! mon fiston, je l'ai vue et touchée. Même que nous sommes allés sous un bec de gaz pour bien y voir. Même que nous avons vu les marques du mouchoir.

— Ah ! le mouchoir est marqué, demanda Guillou d'une voix mal assurée, tandis que ses jambes d'hercule flagecolaient.

— Oui, il y a trois lettres.

— Il paraît alors que le particulier à qui il appartient, a pour patrons tous les saints du calendrier, ricana le colosse.

— C'est pas le mouchoir d'un *mâle*, riposta la Boulotte.

— Comment peux-tu le savoir ?

— C'est pas à moi qu'il faut en revendre pour les *frusques* (1) ; ça me connaît. Est-ce que, par hasard, un tout petit mouchoir brodé est fait pour le nez d'un *maccabée* (2) ?

— Des fois !

— Allons donc ! tu *déménages*, mon vieux ; moi, je suis sûre que ce mouchoir sort de la poche d'une *colombe huppée*.

— Tu *batailles*, Boulotte, insinua le voyou d'un ton de pitié,

(1) Vêtements.

(2) Homme.

A LA CORRECTIONNELLE. — C'était pendant la dernière guerre. Les Prussiens occupaient Dijon, et, stimulés par la liste des richards Lyonnais, fournie ou du moins établie par le pharmacien Francfort, ils jetaient sur notre ville un regard de sinistre convoitise.

En cet imminent péril, la municipalité entoura Lyon d'un immense fouillis de fils de fer et songea, en bonne mère qu'elle était, à faire d'énormes approvisionnements pour nourrir ses enfants, en cas de siège. Nos églises furent transformées en greniers à farine et de nombreux troupeaux de bœufs, parqués sur les places publiques, n'avaient d'autre souci que de mâcher philosophiquement la paille de leur litière; tandis que les rations de foin s'engouffraient dans les profondeurs de plusieurs paires de bottes.

Parmi les mesures de sage prudence prises par les pères du peuple (?) on peut citer un arrêté prescrivant à chaque citoyen de s'approvisionner de vivres pour deux mois. Arrêté qui fut affiché presque avec la même profusion que les proclamations des blagueurs de cette époque.

Or, il paraît que cet arrêté n'était pas bien explicite, car il a valu 6 mois de prison à l'un de ses observateurs les plus empressés.

B... est traduit en police correctionnelle. Un urbain, sans urbanité, l'a surpris au moment où il roulait tranquillement sur le trottoir une feuille de vin escamotée dans l'allée d'un trop couffiant épicière.

D. Voyons B... vous avez déjà subi douze condamnations et, au lieu de vous corriger, vous continuez à voler. Il y a flagrant délit, vous ne niez pas ?

R. Pardon, mon président, c'est bien vrai; mais on me l'a commandé.

D. Qui donc ?

R. Les affiches de la *mairerie*. Tout le monde doit faire ses provisions pour le siège.

Le tribunal n'approuve pas cette manière d'assurer son estomac contre les éventualités d'un blocus et envoie B... à Saint-Joseph.

Un individu est inculpé d'avoir, pendant la nuit et dans l'étable même, volé la vache d'un brave fermier. La servante, couchant près des bestiaux, était assignée comme témoin.

A l'appel de son nom, une grosse d'ondoi, svelte comme un hippopotame, se présente à la barre en faisant une gauche révérence à l'huissier audencier.

D. C'est vous qui étiez couchée dans l'étable, la nuit du vol.

R. Oua, monsi.

D. Avez-vous vu le voleur ?

R. Je ne l'on point vu, mais seulement ben entendu.

Allez vous assoir.

La grosse fille écarquille ses petits yeux, puis regagne sa place toute confuse. Mais, au moment où son postérieur se carrait à l'aise sur le banc des témoins, l'émotion de la servante se traduit par une détonation formidable.

L'auditoire éclate de rire.

Le président, indigné d'une pareille inconvenance, apostrophe verbalement la coupable : « Comment ! s'écrie-t-il, osez-vous, dans cette enceinte, vous conduire sans plus de façons que dans une écurie. C'est honteux ! »

— Mais Mssieu... je n'on rien fait... ce n'est pas moi... personne ne peut dire... qu'on l'a vu.

— On l'a certes assez entendu.

— Et bien, alors, faut-il que je dise comme vous avez dit... tout-à-l'heure ?

— Quoi donc ?

— Et, pardine, vous savez ben : allez vous ass....

Un rire homérique, partagé même par le grave tribunal, que cette naïveté avait déridé, empêcha la servante de finir sa phrase.

On lit dans le *Salut public* : Un individu que l'on soupçonne d'être républicain, parce que sa petite-fille à la rougeole, s'est tiré cinq coups de revolver, donné trois coups de poignard, puis, ayant avalé une chopine d'acide prussique, s'est jeté par les quatre fenêtres de son appartement. La mort a dû être instantanée.

Je n'ai pas de la peine à le croire, ô naïf *Salut* !

On parlait dernièrement, devant un de ses employés supérieurs, d'un riche négociant de notre ville, et on citait le millionnaire comme un modèle de charité discrète.

L'apologiste ne trouva rien de mieux que de terminer son feu d'artifice d'éloges par ce magnifique bouquet :

— Sa main gauche ne sait jamais ce que la droite a donné.

— Ni la droite non plus, ajouta vivement l'employé.

M. de Latour-Maubourg, dont la carrière militaire fut si brillante, eut la cuisse emportée par un boulet, à la sanglante bataille de Leipzig.

Son domestique, étant accouru au même moment, se livrait au désespoir.

« Qu'as-tu donc à pleurer ? lui dit le stoïque général, au n'auras plus qu'une botte à cirer. »

Puisque nous voilà sur les domaines de Mars, glanons encore une boutade originale :

Un vieux capitaine, ferme au feu mais peu ferré sur la mythologie, avait ordonné pour le lendemain une réunion de tous les sous-officiers de sa compagnie.

A l'heure matinale indiquée, tout le monde était présent, sauf le fourrier.

— Où donc est *griffonné* ? demanda le capitaine, en scandant furieusement les syllabes.

— Mon capitaine, répondit avec emphase un bachelier sardiné, il est sans doute encore dans les bras de Morphée.

— Sacrebleu ! exclama le vieux capitaine, en fronçant les sourcils, dans les bras de *Morphé* !... Qu'est-ce que c'est donc encore que c'tte punaise ?... J'avais pourtant défendu qu'on introduise des femmes dans le quartier. F...ichez-moi vite ça dehors et collez le fourrier au clou.

PIQUE-BISE.

BINETTES LOCALES

Le Canut bourreau

— SUITE —

Depuis l'exploitation de ses esclaves, notre homme ne travaillait plus. Il se contentait d'aller en *fabrique*, et, chemin faisant, il épérait les écriteaux pour se distraire, car, pour tout le monde, il n'aurait pas bu un verre de coco, même pendant la canicule.

Un jour il pensa suffoquer sous le fardeau d'une immense joie, en lisant une pancarte placée dans la vitrine d'un coiffeur.

Il y avait ces mots, en gros caractères : ACHAT DE CHEVEUX.

Ce fut en chancelant qu'il tourna le bec de canne de l'officine capillaire.

— Monsieur désire se faire raser ? demanda le *Figaro* d'une voix flûtée.

— Oh ! non, balbutia l'Auvergnat, je voudrais seulement... savoir... combien vous payez les cheveux. J'ai vu là... derrière votre vitre... une affiche oùque....

— Ça dépend, interrompit le *pommadin*, avec cette loquacité particulière à l'espèce, nous payons selon la longueur et la finesse. Vous devez comprendre, monsieur, qu'aujourd'hui on veut du postiche élégant et solide. L'art du coiffeur prend chaque jour une extension telle, que nos produits doivent être irréprochables pour soutenir avec succès la concurrence parisienne....

— Mais enfin... à peu près ?

— Eh bien ! nous payons le premier choix 40 fr. le kilo.

— Je vous en apporterai voir, articula le vieux grigou, en franchissant le seuil de la boutique bourrée de parfums.

Et il rentra chez lui ému, en murmurant tout le long du chemin : 40 fr. le kilo !

Le lendemain était un dimanche. L'Auvergnat donna l'ordre à ses apprenties de se donner un coup de peigne. Cette surprenante injonction fut accueillie avec une joie d'autant plus vive, que depuis de longs mois ces pauvres recluses n'avaient pu s'occuper du soin de leurs cheveux, de façon que la vermine y avait élu domicile.

Aussitôt, l'infâme exploiteur fit semblant de s'en apercevoir, pour la première fois, tandis qu'il ne pouvait l'ignorer, et s'écria d'un ton courroucé : Mais ce n'est pas possible !... à votre âge !... ne pas vous tenir propres ! Eh bien ! puisque vous n'avez pas le cœur de vous démêler, j'en trouverai le moyen.

Incontinent, notre homme, feignant une grande colère, se couvrit la boîte osseuse d'une sordide galette, qualifiée chapeau, et sortit en maugréant sur la responsabilité désagréable d'un chef d'atelier obligé de descendre jusqu'aux derniers détails de propreté, etc.

Un quart d'heure après il rentrait, le sourcil froncé, ayant sur les talons un *frater* du quartier.

Celui-ci, mis au courant déjà de la besogne qu'il devait faire, s'approcha d'une apprentie et lui déroula les cheveux.

Ces naïves jeunes filles ne pouvaient en croire leurs yeux. Comment ! le patron, dans un élan de généreuse bonté, allait, pour la première fois, les faire coiffer !...

Quel excellent homme !

Soudain un cri douloureux partit du groupe des apprenties. D'un coup de ciseaux, le *merlan* venait de trancher l'opulente chevelure qu'il tenait serrée dans la main gauche.

— Pas tant de grimaces, s'écria l'Auvergnat d'une voix indignée, quand on n'a pas le courage de se pigner, gnia pas besoin de tant de *tignasse* !... D'ailleurs, ça fortifie les

cheveux de les *moucher* de temps en temps à la nouvelle lune. Et puis, il n'y aura pas de jalousie, tout le monde y passera.

En effet, les cinq martyres, la poitrine pleine de sanglots, eurent les cheveux mutilés.

A chaque exécution, notre Auvergnat pliait les belles nattes dans un vieux journal, en marmottant : tout ça c'est pour le poêle.

Le lendemain, prétextant une commission au magasin, il déposa en cachette les cinq chevelures au fond d'une *saphe*. Une demi-heure après, il entra chez le marchand de cheveux. Quand il en sortit, 35 fr. sonnaient dans son gousset le glas du scapel !...

Il y avait pour près de 120 fr. de cheveux.

Ah ! si le bourreau l'avait su !... il se serait pendu de désespoir.

Et dire que certains imbéciles donnaient des coups d'encensoir à ce Rodin !... On aurait dû plutôt lui cracher à la face. C'est ce que je fais aujourd'hui.

JARBOL DE MESSIMY.

LES FILLES DE PLATRE

On l'appelait : « Boulette. »

Je dois avouer tout d'abord que l'origine de ce nom demeure assez obscure. Était-ce une allusion préservatrice, destinée à rappeler à la race humaine le procédé employé pour la destruction de la race canine ? Je n'oserais l'affirmer. Ce sobriquet pouvait tout aussi bien lui avoir été décerné pour caractériser son provocant embonpoint.

Quoiqu'il en soit, Boulette débarquée un beau matin de son village auvergnat, pour se créer à Lyon une position sociale, n'avait pas tardé à s'enrôler dans le joyeux bataillon des filles de brasserie.

Douée des plus heureuses dispositions, elle eut bientôt conquis dans cette profession « libérale » une haute situation.

Enchaînant à son char une clientèle aussi nombreuse qu'hétéroclite, elle traitait véritablement de puissance à puissance avec les patrons qu'elle daignait honorer de ses services.

Son entrée dans un établissement coïncidait toujours avec une hausse très-appreciable dans les recettes, et une baisse correspondante dans la vogue de la brasserie délaissée.

Rusée et coquette comme une chatte, elle savait habilement tenir en haleine ses adorateurs assidus, qui s'observaient avec défiance, sans jamais oser toutefois témoigner ouvertement leur jalousie.

Bien qu'il n'eût rien d'olympien, le sourcil de Boulette se fronçait terriblement quand un téméraire faisait mine d'effaroucher « le client. »

Ses mains, un peu épaisses, un peu rougeaudes, mais potelées, étaient positivement sans rivales pour faire manœuvrer un torchon. Ses pieds un peu larges, un peu volumineux, mais contenus dans d'inflexibles bottines à hauts talons, la transportaient vivement à travers les tables, qui s'illuminaient soudain de sa présence.

Songez donc quelle gloire pour un jouvenceau ! quand il pouvait devant un partenaire émerveillé, frôler d'une caresse conquérante le menton de cette Boulette adorée !

Et puis, quelle bonne fille ! comme elle s'entendait à faire mousser un agréable mélange d'oeillades capiteuses, de bière équivoque et de sourires égrillards !

J'ai omis de dire qu'au moment où commence cette véridique histoire, Boulette avait déjà passé la première jeunesse. Elle pouvait bien avoir trente ans, mais sûrement moins de quarante.

D'ailleurs, comme dit la chanson :

« Ça n'empêche pas les sentiments ! »

Voyez plutôt Ninon de Lenclos ! Ce n'est pas en une semaine qu'une réputation aussi indiscutable parvient à s'établir.

Boulette était blonde, mais de ce blond un peu terne, qui s'allie volontiers à une peau jaunée et parcheminée par l'abus de la poudre de riz et les veilles laborieuses.

Signe caractéristique : elle ne donnait jamais de mèches de ses cheveux, même aux favoris les plus... favorisés. D'ailleurs ça ne repousse pas et les chignons sont hors de prix.

Sa célébrité datait réellement du jour où un pauvre diable de caissier, ensorcelé par les charmes postiches de la belle, et désireux de se distinguer à ses yeux, avait dévalisé son patron pour pouvoir parer son idole.

L'infortuné avait payé de son honneur et de sa liberté ce moment d'égarement; mais le réquisitoire de l'avocat-général et la plaidoirie de l'avocat particulier, en proclamant le nom de l'héroïne de ce triste roman, l'avaient dotée d'un piédestal scandaleux.

Sa complicité, qui d'ailleurs n'était qu'inconsciente, n'avait pu la faire impliquer dans les poursuites, et elle s'en tira avec une verte admonestation de M. le commissaire.

Le propre de ces sirènes est de prendre le bien où elles le trouvent, sans s'inquiéter de sa provenance ni de la qualité du donateur.

Un autre signe distinctif : c'est leur parfaite indifférence pour les fleurs, et en général pour tout ce qui ne représente pas une valeur ayant cours dans l'estomac ou le portemonnaie.

Le solide et le liquide avant tout!

Elles excellent à doser leur grâce et leurs faveurs, suivant le degré d'intensité des étrennes.

Il y aurait de curieuses comparaisons à établir entre l'accueil fait au consommateur ordinaire, qui lâche l'impôt presque forcé du décime, et celui qu'elles réservent au soupirant prodigue, qui ne reprend jamais la monnaie de sa pièce.

Boulette en particulier était passée virtuose dans l'art de provoquer la générosité et de manier la gamme de la reconnaissance.

L'on peut dire sans hyperbole qu'elle était véritablement le Paganini du plateau.

Elle jouait particulièrement bien cet air, qui consiste à regarder attentivement la blonde liqueur qu'elle va servir; une petite moue semble accuser l'infériorité de la marchandise, et elle remporte décidément ce bock comme indigne de l'amateur appelé à le déguster; quelques instants après, le client flatté ne s'aperçoit pas qu'elle lui rapporte exactement dans le même verre, le même breuvage, amélioré sans doute par ce petit manège.

Comment ne pas reconnaître une pareille marque d'intérêt au moment de payer la consommation?

Loin de moi la pensée de vouloir m'élever contre cette modeste rémunération supplémentaire.

Le travail de Boulette est si fatigant! ce travail de « nuit » surtout! Les incrédules n'ont qu'à constater la rapide décadence de cette « naïve » enchanteresse, pour voir s'évanouir leur scepticisme et sentir une douce compassion, faire battre leur cœur timoré.

Boulette vivait donc heureuse (mais sans enfants) au milieu de sa cour idolâtre, qui comptait beaucoup d'appelés et énormément d'élus. En fille prévoyante, elle cultivait avec un soin tout particulier un jeune benêt, aussi riche que simple d'esprit, auquel, par exception, elle tenait la dragée haute. Tellement haute! que le pauvre garçon, fou d'amour, ivre d'adoration..... platonique, ne parlait rien moins que d'épouser Boulette par devant maire et curé.

La chose, bien entendu, se tramait mystérieusement, car malgré sa surdité professionnelle, ce phénix des fiancés aurait certainement entendu l'éclat de rire homérique, soulevé par ses visées matrimoniales.

Boulette qui n'attendait que cette aubaine pour abandonner l'aérophore, ses pompes et ses œuvres, se livra à d'actives démarches pour couronner au plus vite les feux qui consumaient son soupirant.

Elle reçut enfin un beau jour, par la poste, un large pli scellé qui devait évidemment contenir les diverses pièces d'état civil nécessaires à son union.

La donzelle, qui « naturellement » ne savait pas lire, remit néanmoins avec confiance la précieuse enveloppe cachetée à son brûlant tourtereau.

Ce mortel fortuné l'ouvrit d'une main tremblante, et épela l'épître qui suit :

« Mademoiselle,

« Veuillez agréer l'expression de la profonde gratitude dont débordait mon cœur. (Agitez avant de vous en servir.)

« Depuis longtemps les affaires languissaient, mon laboratoire était dans le marasme, mes sangsues mouraient d'inanition, et les « produits spéciaux » se desséchaient dans mes vitrines.

« O Vénus! que Mercure et Esculape vous bénissent!

« Depuis que vous daignez opérer, suivant la formule, dans ces parages, je ne puis suffire aux innombrables demandes de « notre » commune clientèle.

« J'ai doublé mon personnel, agrandi mon officine, et je suis encore au-dessous de la brillante situation que vous me créez.

« Merci donc mille fois, mademoiselle, et que le camphre vous ait en sa saine et digne garde!

« SERINGUINOS,
« pharmacien hors classe. »

Et maintenant, ami lecteur, consulte les bans publiés à la mairie du 7^e arrondissement, car cette histoire est d'hier; et j'en attends, comme toi, le dénouement.

TONY DIMBERT.

LA JEUNE FRANCE

Quel est ce bruit lointain qui traverse la terre,
Semblable au roulement terrible du tonnerre?
Et quel est ce grand cri qui traverse les airs,
Pareil aux ouragans qui soulèvent les mers?
Ecoutez! n'est-ce pas un froissement d'épées?
Allons-nous du passé revoir les épopées,
Et, peuple contre peuple, aller comme autrefois,
Répandre notre sang, pour le plaisir des Rois?
De tout ce sang versé s'échappe un anathème,
Car la guerre est toujours un sinistre problème
Qui se dresse en grondant devant chaque vainqueur!
Laissons l'affreux passé dormir dans son erreur:
Peuple, voici venir l'amour et l'espérance
Qui portent le drapeau de notre jeune France.
Oui, ce sont des soldats qui passent devant nous,
Mais le bras sans fusil et le cœur sans courroux;
C'est le jeune pays, c'est la phalange sainte,
Qui va vers l'avenir sans tristesse et sans crainte.
Que voulez-vous, soldats?

« Placer dans tous les cœurs

- » La justice et l'amour, ces phares protecteurs;
- » Faire oublier les maux qu'une affreuse tourmente
- » A jeté sur le monde en un jour d'épouvante;
- » Dire à tous les enfants de cette humanité:
- » Soyez égaux devant l'austère liberté!
- » La guerre est un fléau qu'un orgueilleux délire
- » Verse tout palpitant sur le front d'un empire;
- » Soyez unis afin qu'un progrès éclatant
- » Dirige vers le bien votre cœur triomphant!
- » Qui donc peut demander la guerre atroce et vaine?
- » N'est-ce pas le tyran dont l'orgueil se déchaine.
- » Et qui pour agrandir ses fragiles états
- » Comme d'abominables et sombres attentats?
- » Ainsi donc, pour un mot, un monarque imbécile,
- » Grotesque souverain, fait de fange et de bile,
- » Va jeter en pâture, aux canons ennemis,
- » Assez de corps humains pour peupler un pays!
- » Allons donc, effacez ces ignobles vampires
- » Qui prennent dans nos pleurs leurs venimeux sourires.
- » Peuples vous êtes forts et vous êtes puissants:
- » Les Nains peuvent tomber s'il reste des Géants,
- » La nuit peut s'effacer s'il reste la lumière!
- » De ces Rois endormis dans l'ombre et le mystère,
- » Que reste-t-il après les forfaits monstrueux?
- » Des larmes et du sang qui montent vers les Cieux!
- » Cherchez! ouvrez ce livre où l'on écrit l'histoire,
- » Et vous pourrez frémir de toute notre gloire,
- » Et vous sentirez naître, au fond de votre cœur,
- » Pour ce passé flétri, le dégoût et l'horreur!
- » Mais cette longue nuit de désordres s'achève,
- » Et nous, les vaillants fils de l'aube qui se lève,
- » Nous venons, enivres d'espérance et d'amour,
- » De la fraternité rappeler le retour.
- » Que nul, sur un pays que l'Éternel éclaire,
- » Ne puisse plus porter une main téméraire;
- » Que les peuples, jaloux de leur autorité,
- » Convertent l'éternelle et sainte liberté,
- » Et que la France enfin soit celle qui délivre,
- » Avec ce fer : *La Plume*, — et ce drapeau : *Le Livre* ! »



E. C.

VARIÉTÉS

UN PARADIS TERRESTRE

— SUITE —

Les habitants de *Messimy* ont, au plus haut degré, le génie des beaux-arts. La mairie surtout est un chef-d'œuvre d'architecture et de bon goût. Au premier étage se trouve l'école qui est vaste, bien éclairée et pourvue d'un mobilier scolaire établi avec une prodigalité phénoménale. Les séances du conseil municipal ont lieu dans une salle spéciale, fort bien meublée, qui contient les archives de la commune et les registres de l'état civil. De cette façon, les moutards de l'école ne sont pas distraits par le service du secrétariat, comme cela a lieu dans les communes *arriérées*. Pour arriver à ce résultat, les contribuables ont dépensé des sommes folles. Toutes les bourses se sont ouvertes pour avoir une mairie digne de riches propriétaires fonciers. Cette énorme dépense a eu ses inconvénients. On a voulu avoir aussi une *cathédrale* monumentale. Elle est même déjà commencée, mais hélas! les travaux languissent faute d'argent. Allons, Crésus de la *Bruyère* et du *Guillermin*, encore un effort : déliez vos sacs d'écus!... Vous vous êtes sacrifiés, il est vrai, pour l'instruction de vos enfants, faites donc qu'ils puissent bientôt chanter

vos bienfaits dans une église neuve, qui éclipsera toutes celles du canton. Comme ils vont bisquer à Brindas, hein!

La jeunesse de *Messimy* est franchement cordiale et les jeunes gens des communes limitrophes sont fort bien accueillis. Mais ne nous trompons pas : je veux parler de la jeunesse éclairée, intelligente, progressive, et non de ces tristes rejetons des avarés *messimiens* qui considèrent comme un sacrilège d'offrir une chopine, à moins que cet effort leur procure l'avantage de boire toute la journée aux dépens des cœurs généreux.

Messimy, chers lecteurs, a eu ses époques de gloire. La famille *Dépassio* a fourni une excellente basse d'opéra et des chansonniers du crû, bâclant une chanson entre deux rasades et couvrant habilement les vices de forme par l'à-propos et l'originalité du *fond*. *Messimy* a fourni aussi un constructeur de ballons, la moitié d'un journaliste, le quart d'un photographe et beaucoup d'épiciers dont l'un a fait d'assez fortes études en pharmacie pour se poser en oracle médical. Il est l'inventeur d'un nouveau système de seringue qui fonctionne admirablement et au moyen de laquelle une compagnie entière de sapeurs-pompiers peut recevoir à la fois un lavement camphré, et un gargarisme émollient!

C'est merveilleux, en vérité.

Jadis *Messimy* avait une chorale riche en bons éléments; la manie de l'*embouchure* s'en est emparée, puis la fanfare naissante s'est bientôt désorganisée. Une dizaine de ses membres ont eu l'âme assez fortement chevillée dans le corps pour rester vaillamment sur la brèche. Cet exemple sera-t-il suivi par les brebis égarées?... J'en doute, car il y a parmi les dissidents des caractères hautains qui veulent absolument tenir les rennes du char communal et dominer leurs camarades. Ces demi-savants, soi-disant républicains, ne comprennent l'égalité qu'en théorie. Ils se sont fait, je ne sais trop comment, une réputation d'hommes supérieurs, sans que rien jusqu'ici ne soit venu vérifier leur dire. Cette auréole de savoir, d'expérience, de jugement, et enfin de toutes les vertus civiques, qu'ils ont saisies au vol et prétendent leur appartenir, ne leur a été décernée que par des imbéciles, mais la population intelligente n'a jamais songé à prendre au sérieux cette ridicule plaisanterie.

Mais voilà assez de morale. Allons dîner chez *Brochay*, peut-être y verrons-nous l'ami *Bernard* qui sait si bien se moquer des engourdis qui lui ont fait sa fortune. La preuve, c'est qu'il vient de faire bâtir un splendide et curieux château. Après le dessert nous irons nous asseoir sous les pins de *Chalandraie*, d'où l'on découvre les Alpes et la belle plaine du Dauphiné, puis nous reviendrons à la fraîcheur, le cœur plein d'agrestes souvenirs.

J. CHIKÉ.

QUELQUES DÉFINITIONS DE LA VIE

La vie est la faculté qu'ont certaines combinaisons corporelles de durer pendant un temps et sous une forme déterminée, en altérant sans cesse, dans leur composition, une partie des substances environnantes, et en rendant aux éléments des portions de leur propre substance..... La vie est donc un tourbillon.

CUVIER.

La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.

BICHAT.

La vie est une *canette* qu'il faut *détrancaner* sans la bous-siller.

GUIGNOL.

La vie est une pipe qui se casse souvent avant d'être culottée.

Un fumeur.

CORRESPONDANCE

M. T. G. — Bien touché, merci et courage. Envoyez et surtout gazez.

M. PIERRE-SCIZE. — En travaillant comme jeudi passé les mastroquets nous élèveront une statue.

M. CHONEL. — Quand on écrit des injures, on devrait au moins connaître le français.

A « MÉLANIE. » — Les couteliers réclament la tête pour faire des manches de couteaux.

A M. PARADIS. — Ton noir se monte énormément le coup. Modère son ardeur; fais-lui manger des biftecks et pas tant siroter.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.

F. Besson